

Rezensionen / recensions / recensioni

Reuter, Yves (2000). *La description. Des théories à l'enseignement-apprentissage*. Paris: ESF. 230 pages.

Résultat d'une recherche collective, cet ouvrage a pour but de construire un modèle didactique de la description. Partant du constat de l'importance de la description comme pratique langagière, mais également de l'insatisfaction face aux «modèles théoriques dominants» et aux «modèles de référence pour l'intervention didactique», Yves Reuter propose de renouveler l'enseignement-apprentissage du descriptif. L'ouvrage comporte neuf chapitres. Dans les sept premiers, l'auteur interroge les théories existantes, expose ses désaccords et fait des propositions théoriques nouvelles; dans les deux derniers, il se centre sur l'apprenant, d'abord en dressant un «état des lieux» de ses performances et de ses représentations en matière de description, ensuite en proposant une série d'activités à mener en classe.

Globalement, cet ouvrage a deux mérites majeurs: d'une part, de relancer le débat théorique autour de la description, d'autre part, d'offrir aux enseignants des pistes variées pour l'intervention didactique. J'entamerai la discussion critique en commençant par le versant didactique de l'ouvrage – le meilleur à mon sens – qui occupe les deux derniers chapitres.

Le chapitre 8 présente les différents problèmes que rencontrent les élèves au fil de leur apprentissage, des débuts de l'écriture, à l'école primaire, aux activités de commentaire au collège ou au lycée. Du côté de la production écrite, on peut relever, par exemple, les difficultés d'expansion et d'organisation de l'information, la difficulté à varier les formes syntaxiques, la difficulté à rendre fonctionnelle la description produite; du côté de la lecture, la difficulté à restituer des informations descriptives situées dans des fragments non descriptifs (narratifs ou dialogaux) ou la difficulté à interpréter des informations descriptives quand elles sont peu explicites, peu récurrentes et présentées dans des structures syntaxiques peu canoniques. Cet état des lieux des performances des élèves, dont je n'ai cité que quelques traits, me semble particulièrement précieux pour réfléchir à des interventions didactiques mieux ciblées et plus cohérentes.

Dans le chapitre 9, Yves Reuter propose un certain nombre d'activités pour travailler la description en classe, activités qu'il présente bien comme des «pistes» toujours sujettes à adaptation, et non pas comme des prescriptions. Il serait trop long ici de lister les exercices proposés. Soulignons cependant qu'ils sont nombreux et variés! Qu'il s'agisse de collecte, de tri, de repérage, de reconstitution ou d'appariement dans le domaine de la lecture ou d'ajout, de réduction, de mélange ou de transformation dans le domaine de la production écrite, tous les exercices proposés ont pour avantage d'adopter une approche pragmatique qui privilégie la diversité du descriptif ainsi que sa fonctionnalité dans les pratiques

langagières. Des activités de «métalecture» et de «métascription» viennent compléter l'éventail. Il s'agit par ce biais d'amener les élèves à réfléchir sur leurs pratiques de lecture et d'écriture. *Comment ont-ils lu/écrit? Quelles difficultés ont-ils rencontrées? Pourquoi?* telles sont les questions qu'Yves Reuter suggère de poser aux élèves.

On l'aura compris en lisant ces quelques lignes, la partie didactique de l'ouvrage me semble excellente. En revanche, l'articulation avec la partie théorique me laisse sceptique. Voyons pourquoi. Si globalement je salue quelques simplifications terminologiques bienvenues, par exemple, les termes de «cadrage» et de «trajet» qui remplacent avantageusement les opérations d'«ancrage» et d'«aspectualisation» proposées il y a maintenant plus de 15 ans par Denis Apothéoz et par Jean-Michel Adam, on peut déplorer le ton inutilement agressif d'Yves Reuter dans cette partie. D'emblée il s'applique à montrer les limites de ce qu'il appelle le «modèle typologique» d'Adam, figeant certains de ses aspects de façon caricaturale. Si la critique s'avère souvent saine et stimulante, les attaques gratuites et mal informées appellent la réponse. Je ne prendrai qu'un exemple, représentatif à mes yeux des critiques d'Yves Reuter. Une des critiques du modèle typologique, souvent reprise dans ses articles, est qu'«il demeure fondamentalement attaché aux descriptions insérées dans des récits (essentiellement naturalistes, fictionnels et littéraires), sous-estimant ainsi la diversité descriptive» (p. 21). C'est manifestement oublier que les travaux de Jean-Michel Adam, inscrits dans le cadre de la linguistique textuelle, complétés par André Petitjean pour la partie sémiotique et par moi-même pour les aspects didactiques, ont toujours eu la diversité des pratiques discursives pour objet: littérature, certes, mais aussi publicité, presse écrite, discours scientifique, etc. Mais surtout, après une telle critique, on est pour le moins surpris de constater que sur les 123 extraits de descriptions que compte l'ouvrage d'Yves Reuter seuls 20 sont issus d'un contexte non littéraire, les 103 extraits restants appartenant tous à des fictions littéraires romanesques, dont près d'un quart au roman naturaliste! Soucieuse de ne pas entrer dans le ton d'une querelle stérile, je souhaiterais débattre de trois points qui me semblent importants:

1. la question de l'absence d'ordre de la description;
2. la question de son caractère supprimable;
3. la question des «descriptions d'actions».

1. A plusieurs reprises, Y. Reuter déclare vouloir en finir avec l'idée reçue de la description comme séquence peu organisée et ne permettant pas la progression de l'information. S'inscrivant en faux contre l'avis de Paul Valéry – *Toute description se réduit à l'énumération des parties ou des aspects d'une chose vue, et cet inventaire peut être dressé dans un ordre quelconque, ce qui introduit dans l'exécution une sorte de hasard* – qui laisserait croire que «les formes de textualisation seraient le fruit du hasard», il manifeste le projet de «montrer que la description, lors-

qu'elle se présente sous forme de fragment expansé à dominante marquée, manifeste des régularités indéniables» (p. 78). Le différend me semble fondé sur une confusion terminologique entre deux acceptions du mot «description»: «description» au sens de fragment textuel réalisé pour Reuter, «description» au sens d'activité mentale à propos d'un objet référentiel pour Valéry. En effet, si décrire c'est bien traduire quelque chose qui, *a priori*, n'a pas d'ordre – les composants de l'objet référentiel s'appréhendent simultanément – la mise en texte, quant à elle, impose bien sûr des contraintes de linéarité, d'ordre et de clôture. Une fois textualisée, et donc linéarisée, la description apparaît bien comme un fragment hautement organisé et nul n'a jamais contesté cet aspect, à ma connaissance.

2. Concernant le caractère «supprimable» de la description, il y a également un malentendu. Dans le chapitre 7, Yves Reuter met en évidence les différentes fonctions de la description, démontrant de manière exemplaire à quel point la description est toujours un acte pragmatique à part entière: on décrit «pour faire voir d'une certaine manière et pour telle fin» (p. 150). Ici encore, il déclare que reconnaître la plurifonctionnalité de la description «tord le cou» aux idées reçues concernant son caractère «supprimable» ou «secondaire». Il est vrai que les rhétoriciens et stylisticiens ont souvent écrit qu'en contexte narratif, par exemple, les descriptions pouvaient être sautées par le lecteur impatient de connaître les péripéties de l'histoire. Mais cela ne signifie en aucun cas qu'elles ne servent à rien! Dire d'une description qu'elle peut être supprimée signifie simplement qu'elle est identifiable et «détachable» de son contexte, comme on le dit d'un groupe prépositionnel permutable dans l'analyse grammaticale standard de la phrase. Dans les deux cas, cela ne signifie nullement que la description ou le groupe permutable sont inutiles. Il y a ici confusion de points de vue: sur le plan de l'organisation textuelle, un long fragment descriptif peut être identifié, déplacé, voire supprimé; sur le plan sémantique, il joue un rôle décisif et n'est certainement pas supprimable.

3. Reste le problème des «descriptions d'actions», catégorie intermédiaire entre la description et le récit, dont Yves Reuter dit, à juste titre, que «la question mériterait de plus amples débats». S'appuyant sur diverses publications de Jean-Michel Adam et de moi-même, il affirme qu'«à trop séparer d'un côté, on est amené à compenser en fabriquant des catégories intermédiaires telle celle de «descriptions d'actions» (p. 22). Or, qu'avons-nous prétendument «séparé»? La distinction entre description et récit est une notion classique, tant dans la tradition scolaire qu'en rhétorique ou en linguistique: «Description et narration correspondent à des réalités différentes: la description à des êtres – objets et personnes –, la narration à des événements et à des actions.» (Jean Molino, 1992). La présence avérée d'actions dans un texte descriptif interroge cette dichotomie. Que faire des «descriptions d'actions»? Reconnaisant tout de même qu'«un certain nombre de fragments textuels peuvent susciter des hésitations taxinomiques entre dominante narrative et dominante descriptive», soit par la mise en scène d'un objet non statique, soit par la présence de prédicats fonctionnels, soit par

la présence d'un ordre chronologique, Yves Reuter propose une nouvelle répartition des descriptions d'actions en six catégories: *L'animation des inanimés; Les tableaux; Détailler et décomposer: fragments temporels, routines d'actions et scènes répétées; Les scènes figées: scènes au second degré et arrêt sur image; Les scènes; La construction de l'objet décrit.* (p. 46-52). Cette nouvelle répartition, loin de simplifier les choses mélange mode de composition (*scène* ou *tableau*), procédé descriptif (*animation* ou *construction de l'objet*) et types d'actions (*routines d'actions* et *scènes répétées*). En tout cas, aucun critère stable n'est proposé qui permette de comprendre le choix des extraits cités pour illustrer les différentes catégories. A trop compliquer... Pour ma part, je suggère depuis longtemps déjà de ne plus parler de «descriptions» d'actions, mais de «textes» d'actions, ce qui permet d'envisager un continuum entre deux pôles: le pôle descriptif constitué par les descriptions d'objets statiques et le pôle narratif représenté par le récit canonique (c'est-à-dire un texte narratif qui comporte une structure d'intrigue avec un nœud et un dénouement). Entre ces deux pôles on peut distinguer trois catégories textuelles correspondant à des modes de textualisation spécifiques: le Tableau (représentation d'actions simultanées), la Chronique (représentation d'actions chronologiques, mais non liées dans un rapport de causalité) et la Relation (représentation d'actions chronologiques formant une unité logico-sémantique). Sur la base de ces seuls critères de temporalité (simultanéité *vs* consécution) et de causalité (présence ou non d'un lien logico-causal), les 10 extraits proposés par Reuter peuvent tous être aisément classés dans l'une ou l'autre des trois catégories, ce qui me semble beaucoup plus économique. La place manquant ici, je ne peux qu'espérer que le débat continue... ailleurs.

On peut se demander en conclusion les raisons du ton très polémique adopté par Yves Reuter. Il semble que pour imposer son point de vue, il se soit senti obligé de passer par une destruction des travaux qui ont précédé les siens. Il ne se demande même pas si la diversité des ancrages disciplinaires n'est pas à la source des divergences principales. Il ne restitue pas la logique du propos qu'il critique. Il fait même parfois un procès d'intention, par exemple, lorsqu'il insinue que Jean-Michel Adam aurait utilisé les travaux entrepris par Denis Apothéloz. C'est oublier la collaboration de plusieurs années entre la sémiologie neuchâtelaise (Apothéloz, Borel, Grize, Miéville) et la linguistique textuelle (Adam, Revaz). Que des aménagements terminologiques aient pour source un besoin pédagogique, rien de plus normal, mais présenter ces réaménagements comme une remise en cause fondamentale et profondément novatrice me paraît excessif. Ne serait-il pas plus utile d'entamer un dialogue entre perspectives didactique et linguistique plutôt que de procéder à une entreprise de table rase? Je regrette donc que cet ouvrage pédagogiquement utile ne présente pas une volonté de dialogue entre chercheurs et adopte un point de vue concurrentiel guidé par ce qu'on doit bien appeler *le marché des théories*. Je terminerai enfin sur un dernier regret: l'absence d'index. Pour se retrouver dans l'abondance des informations et des citations de cet ouvrage, un index des notions et des auteurs aurait été

bienvenu. De même, les extraits de textes cités auraient gagné à être numérotés de façon à permettre au lecteur de s'y retrouver plus facilement lorsqu'il lit «voir l'exemple 2» et que celui-ci n'est pas référencé.

Françoise Revaz, FPSE, Université de Genève.

Références bibliographiques

Molino, J. (1992). Logiques de la description. *Poétiques*, 91